

Éric BOUSMAR

Jean de Haynin et Guillebert de Lannoy: deux chevaliers au cœur du rassemblement territorial bourguignon (XV^e siècle)

Une génération sépare les deux chevaliers dont on voudrait ici, au travers des textes qu'ils ont laissés, comparer l'expérience vécue au service des ducs de Bourgogne, à une époque où s'entremêlent encore deux logiques, celle de l'État princier en gestation et celle des rapports de fidélité personnels. Guillebert de Lannoy (°1386-†1462) a déjà 37 ans lorsque naît Jean de Haynin (°1423-†1495), et est décédé depuis trois ans lorsque commence la partie conservée des mémoires de ce dernier. Haynin est contemporain d'un État bourguignon que tente d'imposer Charles le Hardi, tandis que Guillebert a connu le temps où Flandre et Hainaut étaient alliées sous deux maîtres différents, le temps où le parti bourguignon cherchait à gouverner la France, le temps où l'on pouvait porter son service chez l'un et chez l'autre, ce qu'il fit au début de sa carrière militaire.

L'un et l'autre ont laissé des écrits à tonalité autobiographique, ce qui est encore assez rare pour l'époque. Les *Voyages et ambassades* de Guillebert ont été compilés en un manuscrit posthume par son chapelain, tandis que les *Mémoires* de Jean ont été rédigés en plusieurs phases entre ses campagnes. Leur style est parfois fort proche, mais Guillebert se montre souvent très concis, tandis que Jean oscille entre le genre de la chronique et celui du livre de raison familial, sans que l'on puisse exclure qu'il écrive pour informer le chroniqueur George Chastelain. L'un et l'autre sont curieux, mais les voyages de Jean sont plus limités: son horizon est celui d'un noble des anciens Pays-Bas que des expéditions militaires mènent en Picardie, en Île-de-France et dans le pays de Liège. Il n'a pas les mêmes moyens que Guillebert (ressources financières et recommandations), qui se rend en Égypte, en Syrie et en Palestine, en Espagne, en Angleterre et en Irlande, au Danemark, en Prusse, en Pologne, en Lituanie, en Russie, à Constantinople et en Anatolie. Les textes qu'ils ont laissés témoignent, en outre, du souci de précision de l'un et de l'autre, et de leur absence de complaisance. Curieusement, aucune comparaison de

leurs témoignages n'a été tentée jusqu'à ce jour¹. L'exercice permettra de les sortir de leur catégorie respective de voyageur et de chroniqueur, pour les lire avant tout, l'un et l'autre, comme des hommes d'armes².

Le parcours de deux seigneurs sous les armes

Jean, seigneur de Haynin, et Guillebert de Lannoy, seigneur de Willerval, ont tous deux servi en armes le duc de Bourgogne. Tous deux étaient chevaliers, tous deux possédaient plusieurs seigneuries, tous deux ont été mariés et pères. Leurs implantations sont géographiquement proches, aux confins du Hainaut, du Tournaisis, de la Flandre et de l'Artois. Mais leur profil présente, au sein de ce groupe des nobles des Pays-Bas, des différences notables, tant par leur psychologie, qui transparaît de leurs écrits, que par leur statut social³. Haynin est le chef de la branche aînée de sa famille. Guillebert n'est que le puîné d'une branche cadette. Pourtant, la carrière de Guillebert le portera à la cour, aux fonctions d'échanson d'abord (1408), de chambellan ensuite (1415), et à la dignité de chevalier de la Toison d'or; il remplit des fonctions importantes de diplomate, d'agent de renseignement et de commandement militaire. Il fait certainement partie du top 50, ou du top 25, de l'État bourguignon. Jean de Haynin par contre remplit son devoir féodal lorsqu'il est appelé

- 1 Éditions: Ghillebert DE LANNOY, *Œuvres*, édit. Ch. POTVIN, Louvain, 1878, où plusieurs dates sont erronées; Jean DE HAYNIN, *Mémoires*, édit. D. BROUWERS, 2 vol., Liège, 1905-1906. Pour le contexte, voir notamment M. VALE, *The princely court. Medieval courts and culture in North-West Europe 1270-1380*, Oxford, 2001; B. SCHNERB, *L'État bourguignon, 1363-1477*, Paris, 1999; É. LECUPPRE-DESJARDIN, *Le royaume inachevé des ducs de Bourgogne (XIV^e-XV^e siècles)*, Paris, 2016.
- 2 Dans le cadre imparti, nous négligeons pour cette première comparaison les autres textes attribués à Guillebert. Il conviendra d'y revenir.
- 3 Les contraintes éditoriales imposent de limiter l'appareil bibliographique ainsi que certains développements. Le lecteur voudra bien en tenir compte. Pour Haynin, on se permet de renvoyer à É. BOUSMAR, *Jean de Haynin, ses archers et les Luxembourg. Le profil socio-politique et militaire d'un mémorialiste entre Hainaut et Bourgogne (1423-1495)*, dans *Études offertes à Bertrand Schnerb*, sous presse. Pour Lannoy, voir en particulier J. PAVIOT, *Ghillebert de Lannoy*, dans R. DE SMEDT (éd.), *Les Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or au XV^e siècle*, Francfort-sur-le-Main, 2000, p. 26-29, n° 12, et J. SVÁTEK, *Le pèlerinage dans les Voyages et ambassades de Guillebert de Lannoy*, dans *Écrire le voyage au temps des ducs de Bourgogne*, éd. J. DEVAUX, M. MARCHAL et A. VELISSARIOU, Turnhout, 2021, p. 57-65, avec références à la bibliographie antérieure.

à l'armée ou lorsqu'une assemblée des nobles du comté est convoquée, mais il n'a exercé aucun office princier, même local, et a fortiori ne participe pas à la vie de cour. On l'a souvent dépeint comme un noble de stature modeste et naïve; cette image devrait être revue: il est loin d'être au bas de l'échelle sociale nobiliaire mais il occupe, en effet, une posture différente de celle de Guillebert. La raison pourrait en être dans leur histoire familiale: le grand-père de Jean, bailli de Hainaut, et son père, échanson du premier mari de Jacqueline de Bavière, ainsi que son oncle Colard, ont tenu le parti de cette dernière dans sa lutte contre la maison de Bourgogne (son mari Jean IV, duc de Brabant, et son cousin Philippe le Bon). Jean est devenu orphelin au moment de la défaite de la comtesse en 1425. On peut donc penser que, parvenu à l'âge adulte, il n'ait pas eu accès aux offices de cour ou d'administration régionale, confiés depuis longtemps à des réseaux de fidèles; par contre, il aura sans doute continué de bénéficier, au sein de la société nobiliaire du comté, d'une réputation honorable due à son lignage, qui lui permet de rester présent et de nouer des alliances, notamment matrimoniales⁴. À l'inverse, les Lannoy trustent les fonctions de cour: Guillebert est le cadet de Hugues de Lannoy, seigneur de Santes, conseiller-chambellan et lui aussi chevalier de la Toison d'or; il est le beau-frère de Jean, seigneur de Roubaix, également chevalier de l'ordre, tandis que la branche aînée de son lignage est représentée par son cousin Jean I^{er}, seigneur de Lannoy, tué à Azincourt, beau-frère d'Antoine et Jean de Croy qui donnent le ton à la cour, puis par son neveu Jean II, seigneur de Lannoy, sous la tutelle de ses oncles maternels durant sa minorité. Ce milieu est aussi fortuné sur le plan culturel: le testament de Marguerite de Bécourt, veuve de Hugues, le frère de Guillebert, révèle la richesse de la petite bibliothèque rassemblée par le couple, tandis que Baudouin, le troisième frère, a son portrait peint par Jan Van Eyck⁵.

4 Cette hypothèse est développée dans É. BOUSMAR, *op. cit.* À ma connaissance, aucun historien jusqu'ici n'a mis en relation ces circonstances avec l'absence de carrière publique de notre mémorialiste.

5 B. SCHNERB, *Piété et culture d'une noble dame au milieu du XV^e siècle: l'exemple de Marguerite de Bécourt, dame de Santes*, dans *Au cloître et dans le monde. Femmes, hommes et sociétés (IX^e-XV^e siècle). Mélanges en l'honneur de Paulette L'Hermite-Leclercq*, éd. P. HENRIET et A.-M. LEGRAS, Paris, 2000, p. 235-245.

En résumé: on trouve donc, d'un côté Jean de Haynin, un noble hainuyer écarté, mais sans déshonneur, de la vie publique par les circonstances dynastiques et familiales; de l'autre Guillebert de Lannoy, un puîné qui bénéficie de la faveur du clan Croy à la cour. Toutefois, avant d'entamer sa carrière de serviteur du prince, il s'était d'abord lancé comme chevalier errant. En effet, lors de la prime jeunesse de Guillebert et de son frère Hugues (son aîné de deux ans), la branche aînée occupe déjà des offices en Flandre et leur propre père paraît ne pas avoir eu de carrière publique. Les premiers pas des deux jeunes frères se font en réalité dans la suite de Jean de Werchin, sénéchal héréditaire et pair de Hainaut, possessionné également en Flandre, et dont leur oncle, le seigneur de Lannoy, était vassal⁶: leur cadre de référence est alors transfrontalier et formé par les relations personnelles de la féodalité plus que par l'allégeance à un prince territorial.

Le coût de la guerre

Examinons ce que ces hommes mettent en jeu dans leur carrière militaire. L'un et l'autre ont été blessés, ou du moins touchés au combat, et Guillebert à de multiples reprises. En 1408, à 22 ans, lors de la campagne conjointe du comte de Hainaut et de son beau-frère le duc de Bourgogne contre la principauté de Liège, il est blessé au pied et au bras, et ramené en charrette à Nivelles; il est toutefois rétabli trois mois plus tard et participe à la victoire d'Othée, dans la compagnie du comte de Flandre et du duc de Bourgogne Jean sans Peur⁷. En 1410, alors qu'il s'est mis au service de l'infant de Castille contre le sultan de Grenade, il est blessé accidentellement d'une pierre qui lui tombe sur le pied lors du siège d'Archidona et, dans la foulée, lors d'un combat devant Ronda, il est *navré de deux dardes*, son cheval tué sous lui, et un autre de ses

6 Voir B. DE LANNOY, *Hugues de Lannoy, le bon seigneur de Santes, 1384-1456*, Bruxelles, 1957, p. 14-15; B. DE LANNOY et G. DANSART, *Jean [II] de Lannoy, le bâtisseur, 1410-1493*, Paris-Bruxelles, 1937, p. 14 et 269-272; J. BATAILLE, *Cysoing: les seigneurs, l'abbaye, la ville, la paroisse*, Lille, 1934, p. 293-318 et 380; W. PARAVICINI, *Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, chevalier errant*, dans *Saint-Denis et la royauté. Études offertes à Bernard Guenée*, éd. F. AUTRAND, Cl. GAUVARD et J.-M. MÆGLIN, Paris, 1999, p. 125-144.

7 LANNOY, *op. cit.*, p. 12-13.

chevaux tué sous l'un de ses gens⁸. Devenu échançon de Jean sans Peur, il prend part en 1412 au conflit contre les Armagnacs et décrit comment la compagnie dont son frère Hugues et lui font partie, est surprise au bivouac; il est blessé à la cuisse d'un vireton qui lui a percé l'armure et dont il garde la *mouche* – faut-il comprendre la plaie? – durant plus de neuf mois⁹. Lors du voyage de Prusse au service des chevaliers teutoniques (1413-1414), il a *le bras perchié d'un vireton très durement* lors de l'assaut d'une ville, où il fut également armé chevalier¹⁰; il avait alors 27 ans. À Azincourt (1415), il est laissé pour mort sur le champ de bataille. Repéré par des détrousseurs, il est enfermé avec d'autres blessés invalides dans un bâtiment. Lors de la contre-attaque et de la décision d'Henri V de tuer les prisonniers, le feu est mis à cette maison, dont il s'échappe à quatre pattes, avant d'être re-capturé et mis à rançon¹¹. Plus tard, en traversant la Petite Valachie en tant qu'ambassadeur de Philippe le Bon, dans les années 1420, il sera encore agressé par des voleurs, détrossé, blessé et lié à un arbre, se retrouvant *nu en sa chemise*¹². Capturé encore à deux autres reprises¹³, il échappera aussi à deux naufrages¹⁴.

Guillebert connaît le risque et le coût de la guerre, mais il en redemande, peut-être parce qu'il s'en sort avec une veine insolente. Alors qu'il est en mission diplomatique et qu'une bataille s'annonce entre deux prétendants ottomans, il s'équipe et se met en route pour y prendre part, dans un camp ou l'autre, mais est arrêté à temps par le basileus (*sy fus adverty de ceste besongne, par quoy je prins une nef et du harnas pour aler devers l'un desdis empereurs turcs espérant qu'il y aurait bataille, mais l'empereur de Constantinoble fist arrester ma nef, et ne vouldt, pour le doubte de ma vie, que je y alasse, dont je eus grant doeuil*)¹⁵.

8 *Ibid.*, p. 16-17.

9 *Ibid.*, p. 19. *Le Dictionnaire du Moyen Français* de l'ATILF (en ligne), s.v. *mouche*, indique pour ce même passage de Lannoy le sens «marque ressemblant à une mouche?».

10 *Ibid.*, p. 27.

11 *Ibid.*, p. 49-50.

12 *Ibid.*, p. 60.

13 *Ibid.*, p. 49 et 71.

14 *Ibid.*, p. 10-11 et 15.

15 *Ibid.*, p. 66-67.

L'attitude de Jean de Haynin est différente. Il est atteint d'un projectile d'artillerie légère liégeoise lors de la bataille de Brustem en 1467: *et moy Jehan de Haynin en fus ataint d'eune dens mon cuisot et y fit une petite fosse seullement, et ne me fit autre mal*, tandis que le seigneur de Boussu a le bras percé¹⁶. Ses mémoires comportent des dizaines de cas de blessures subies par d'autres combattants, souvent par armes à feu¹⁷. Il évoque la blessure et l'amputation de Jacques de Jeumont, fils puîné du sénéchal héréditaire de Hainaut:

et laendroit ledit mestre venu, il li par copa le piet tou jus, car il faloit quil fut, dont che fu tres grant damage de che quil fu ensi affollé, car il estoit noble, hardi, biau et poissant chevallier, et eut tres grant plainte, et demora la endroit en tres peti point, tant a cause de l'angoïnse quil avoit eut et quil avoit encorre presentement, come d'estre fort essané¹⁸.

Parmi les tués de la bataille de Montlhéry se trouve aussi *Jhan de Pourlan, bourguignon, lequel portois lestandart du sieur d'Aimeries, en fu ataint d'eune en la janbe et eut tout le gras de la janbe enportet et en moru la nuitié, dont che fu damage, car il sestoit tresbien porté et bien monsté en cheste journée, et autre fois ousi*¹⁹. Il y a de laides morts, comme celle de ce cannonier au bras arraché²⁰. Le mémorialiste est très conscient de s'en être tiré à bon compte, contrairement à son demi-frère Colart de Vendegies, chevalier, porté disparu lors d'un combat nocturne à Liège (1468)²¹. Il remercie Dieu et la Vierge

de tout mon cœur et de toute ma poisanse de che que de sa grasse il li a pleut a m'avoir gardé et preservé et ramené de tous les lieus, dangiers et peris ou j'ai esté en tou le tans pasé jusques a l'eure que che present livre fu enconmenchié a escrire (...). Car il avient souvent et est venu par pluseurs fois que du prumier voiage ou entreprisse dangereusse, ou

16 HAYNIN, *op. cit.*, II, p. 226.

17 Cf. *Ibid.*, II, p. 123, 136, 143, 202, 223.

18 *Ibid.*, I, P. 67-68, 110, 144.

19 *Ibid.*, I, p. 75.

20 *Ibid.*, I, p. 96. Il évoque aussi plusieurs morts absurdes ou accidentelles en opération. De son côté, LANNOY, *op. cit.*, p. 164, n'évoque qu'une situation de ce type, à laquelle échappent d'ailleurs ses hommes d'armes.

21 HAYNIN, *op. cit.*, II, p. 75.

pluseurs gens de bien et de bonne fason son alé ou qu'il ont entrepris ou enprendet, james n'en sont revenu ne retourné²².

La mort du jeune Simon de Lalaing en 1465 répond à ce schéma: blessé, fait prisonnier, mort de ses blessures et enterré à Paris, *che fu damage de sa mort, car il avoit tres biau conmenchement d'ome, car il estoit encorre bien jonne et s'avoit desja gramment vut et voiagié tant au Sain Sepulcre, ou voiage de Turquie, a Rome, a Sain Jaque, es Allemagnes et en pluseurs autres lieux*²³. C'est en fait le portrait d'un jeune Guillebert, tué avant d'avoir fait carrière, que brosse ici Jean de Haynin...! Vraiment, Guillebert, dans ses écrits et sa carrière, n'a-t-il pas eu beaucoup de chance? Il est vrai qu'il effectue de nombreux pèlerinages, avec peut-être implicite de sa reconnaissance, qui, on l'a vu, ne l'empêche pourtant pas de continuer à courir les dangers²⁴. Il est revenu, lui, de son premier *voyage*, et en a fait d'autres.

Moins enthousiaste, Haynin souligne les coûts personnels de la guerre pour les vassaux et arrière-vassaux qui, comme lui, doivent la faire par obligation. Dès les premières pages, à propos de la mobilisation décrétée par le duc pour soutenir Louis XI à son avènement en 1461, il précise que celle-ci *cousta merveilleusement grant avoir a pluseurs des pays du duc de Bourgogne, car ledit mandement contenoit que chescun expressement se mesit sus et enpoint a tout le plus grant nombre de gens d'armes tout a cheval et le mieux en point qu'il estoit possible*²⁵. Il en souligne aussi l'absurdité. Ainsi lorsque Louis XI et le comte de Charolais se réconcilient après la guerre du Bien Public:

22 *Ibid.*, I, p. 1. On notera qu'à plusieurs reprises, sous forme d'incise ponctuelle ou d'interjection, LANNOY, *op. cit.*, p. 11, 49, 50 et 62, évoque la *grace de Dieu* ou la *mercy Dieu* qui lui permet d'échapper aux dangers, durant lesquels il lui arrive de vouer un pèlerinage (*Ibid.*, p. 61-62, et J. SVÁTEK, *op. cit.*, p. 60-61).

23 HAYNIN, *op. cit.*, I, p. 100.

24 Sur cette pratique, Haynin note quant à lui que plusieurs accomplissent des vœux de pèlerinages après Montlhéry, dont le Grand Bâtard Antoine de Bourgogne qui se rend tout armé, à pied, de Bruxelles à Hal: HAYNIN, *op. cit.*, I, p. 151-152.

25 *Ibid.*, I, p. 5. À rebours, Guillebert est plusieurs fois *récompensé* de ses pertes. Lors de son second voyage d'Espagne, l'infant lui rembourse par exemple les deux chevaux perdus, lui offre en outre un coursier et une mule, tandis qu'un *autre capitaine* lui donne également deux chevaux (LANNOY, *op. cit.*, p. 17). Il relate à deux autres reprises la perte de ses chevaux (*Ibid.*, p. 19 et 61-62).

(...) à le bataille de Mon le héry il estoite ennemis mortel, et dedens moins de tros mois apres, il restoite come bons amis ensamble; **et pour tant qi est mort, il est mort toujours, sont les prinches à la fin bien d'acort.** Par quoi on ne se doit esmayer ne esbahir de chosse qu'on voie, s'on ne voit ung home gros d'enfant²⁶.

Sans compter qu'à de nombreuses reprises, il fait état du mécontentement des combattants, qui contestent les choix tactiques ou stratégiques des capitaines²⁷, et qu'il souligne les difficultés de la condition militaire (fatigue, attente, fausses alertes, chaleur, pluie, retard de solde, absence de nourriture ou de boisson)²⁸.

Le goût de la guerre

Sans négliger la diversité des caractères, la différence d'attitude des deux hommes tient peut-être aussi au statut de puîné d'une branche cadette qui force Guillebert à se faire valoir durant sa jeunesse, pour se faire un nom. Ses premiers pas militaires sont en effet ceux d'un futur chevalier errant, sans attache politique forte, mais cherchant la bonne occasion. Il commence sa carrière d'armes à 17 ans dans une expédition contre l'île de Wight menée à titre personnel et en dépit des trêves franco-anglaises par Waleran de Luxembourg, comte de Saint-Pol (1403)²⁹. Suivent une expédition de guerre privée menée par son parent, le seigneur de Jeumont, et une expédition contre Falmouth menée sur ordre de Charles VI par le comte de La Marche (1404). Durant celle-ci, il semble être au service de Jean de Werchin (°1374-†1415), déjà évoqué. De douze ans son aîné, chevalier banneret, ce noble possédé tant en Hainaut qu'en Flandre, est qualifié de «cousin» par le comte de Hainaut et de Hollande. Guillebert fut probablement, comme le suggère W. Paravicini, écuyer de ce grand

26 HAYNIN, *op. cit.*, I, p. 105.

27 *Ibid.*, I, p. 23, 27-28, 31, 51, 56, 88.

28 *Ibid.*, I, p. 24-26, 33, 62-63, 66, 76-77.

29 L'expédition s'était soldée par un retrait précipité de la force d'invasion et par un pillage compensatoire mais peu justifié des terres continentales traversées au retour. Elle avait valu au comte l'opprobre de la part de certains chroniqueurs et le ridicule de la part du roi d'Angleterre Henri IV. Cf. C. BERRY, *Waleran de Luxembourg, un grand seigneur entre loyauté et opportunisme (fin XIV^e-début XV^e siècle)*, dans *Revue du Nord*, 91, 2009, n° 380, p. 295-326, ici p. 297-298. On peut comprendre que Guillebert ne s'étende pas sur le sujet et se contente de remémorer les cottes d'armes portées.

personnage aux allégeances multiples, «entrepreneur en faits d'armes». Également poète et membre de la cour amoureuse dite de Charles VI, il mettait sa fortune et ses connexions au service d'une série de défis chevaleresques (notamment au combat par groupes de quatre contre quatre); ses lettres de défis, de même que sa production littéraire, ont été diffusées à l'époque³⁰. Guillebert le suit en Espagne (1403) et à Jérusalem (1405-1407): il est dès lors lancé. Plus tard il entre dans l'hôtel de Jean sans Peur comme échanson. Il y fera carrière, devient chambellan, et reçoit des missions de confiance.

De son côté, Haynin avait un héritage terrien garanti, dont il devait assurer la pérennité, comme chef d'une famille sortant de fragilisation. Lorsqu'il n'est pas mobilisé dans l'ost féodal, il semble surtout avoir été un gestionnaire de seigneuries – de ses propres seigneuries –, vivant sur ses terres et participant aux réunions – et fort probablement et logiquement aux réseaux – de la noblesse hainuyère³¹.

On peut dès lors se demander comment Haynin et Lannoy se situent par rapport à ce que les savants allemands ont dénommé avec justesse la *ritterlich-höfische Kultur*, ou culture chevaleresque et courtoise³². Dans sa jeunesse, Guillebert est membre, comme son mentor, de la cour amoureuse dite de Charles VI, avec le titre d'écuyer d'amour. Il rime avec trois autres membres en 1404, dans l'attente d'une invasion de l'Angleterre, dont Jean de Werchin. Guillebert l'accompagne lors d'un fait d'armes à Valence en 1403 puis en pèlerinage en Terre sainte (1405-1407). Après avoir servi contre les Maures de Grenade, les Liégeois, à nouveau les Maures, puis les Armagnacs, il s'engage dans le voyage de Prusse, au service des Chevaliers teutoniques, en 1413-1414, durant lequel il sera adoubé. Ce n'est qu'à son retour, et après Azincourt, que, dans un contexte cette fois différent de l'errance chevaleresque, il servira plus directement le duc (capitainerie de Sluis dès 1416, mission diplomatique et d'espionnage

30 W. PARAVICINI, *Jean de Werchin*, *op. cit.*

31 Argumentation détaillée dans É. BOUSMAR, *op. cit.* Il n'y a évidemment rien de nécessaire dans ce lien entre un statut d'héritier seigneurial et l'absence d'aventure, puisque Jean de Werchin est lui-même un héritier, très jeune seigneur. Mais Haynin, devant restaurer sa position, se doit d'être prudent.

32 Cf. W. PARAVICINI, *Die ritterlich-höfische Kultur des Mittelalters*, Munich, 1994.

en Europe de l'Est, Égypte et Syrie-Palestine en 1421-1423)³³. Il a reçu par ailleurs deux ordres de chevalerie, en a refusé un troisième³⁴, et porté deux fois la bannière ducale³⁵. Il évoque aussi le tombeau de Godefroid de Bouillon, à Jérusalem, ainsi que, lors d'un voyage en Angleterre, des lieux censés avoir été fréquentés par Lancelot et par le roi Arthur³⁶.

Rien de tout cela chez Haynin, que l'on sent néanmoins sensible à la question de l'honneur, à la qualité de chevalier en particulier, et à l'excitation du combat. Sur le champ de bataille, certains se comportent bien³⁷, d'autres honteusement³⁸, et le jugement du combattant-mémorialiste est clair à cet égard. Les hommes de nom doivent donc faire leur devoir. Mais sans plus. Quand ils en sont requis, avec honneur, mais sans chercher l'aventure inutile, ce qui n'empêche pas l'envie d'en découdre quand l'action est proche: *et monstroite quil avoite merveilleusement bonne vollenté de combattre*, dit-il de ses compagnons d'expédition, au début de la campagne de France en 1465³⁹. Ailleurs encore, il évoque l'envie collective d'aller de l'avant, qu'il a sans doute partagée (ne s'inclut-il pas régulièrement dans le *on* qu'il fait sujet de ses phrases?)⁴⁰. Il donne les noms des adoubés (visiblement fier quand y figurent son capitaine et son demi-frère), décrit les bannières et étendards, nomme ceux qui les portent⁴¹, est sensible au spectacle du déploiement en bataille⁴², témoigne d'une fierté bourguignonne⁴³. Mais il souligne aussi la boucherie de certains combats, où même des prisonniers à qui la captivité ho-

33 LANNOY, *op. cit.*, passim; J. PAVIOT, *op. cit.*; A. PIAGET, *Ballades de Guillebert de Lannoy et de Jean de Werchin*, dans *Romania*, 39, 1910, p. 324-368; *Le songe de la barge de Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut (XV^e s.)*; *les ballades échangées entre Guillebert de Lannoy et Jean de Werchin; la correspondance de Jean de Werchin*, édit. J. GRENIER-WINTHER, Montréal, 1996.

34 LANNOY, *op. cit.*, p. 12 (Sicile), 24 (Danemark), 166 (Toison d'or).

35 *Ibid.*, p. 51.

36 *Ibid.*, p. 75 et 168-169. La mention du tombeau est insérée dans une liste d'indulgences, dont on peut soupçonner, sans certitude pour autant, qu'elle ait été interpolée par le chapelain de Guillebert (J. SVÁTEK, *op. cit.*, p. 61-62).

37 P. ex. HAYNIN, *op. cit.*, I, p. 59, 71, et II, p. 106, 124.

38 P. ex. *Ibid.*, I, p. 68-69, 91, 96, 99, et II, p. 107, 193.

39 HAYNIN, *op. cit.*, I, p. 26-27.

40 *Ibid.*, I, p. 52, 160, et II, p. 104.

41 P. ex. *Ibid.*, I, p. 72 et 236, ainsi que É. BOUSMAR, *op. cit.*

42 HAYNIN, *op. cit.*, I, p. 28, 46, 104.

43 P. ex. *Ibid.*, I, p. 173.

norale en vue d'une rançon est promise par un chevalier, se font tuer d'un coup de maillet par des piétons⁴⁴, et confie qu'après la prise de Dinant, un chevalier assiste de sa fenêtre au viol d'une femme, visiblement sans être intervenu⁴⁵. Autre différence avec Lannoy: il insère des poèmes et chansons dans ses mémoires, mais ces pièces ne sont pas de lui.

Un fait chevaleresque pourtant, attesté de manière extra-textuelle, rapproche Jean et Guillebert, tout en marquant aussi leur différence d'attitude. En effet, l'un et l'autre prononcent en 1454 un vœu de croisade, dans la foulée du Banquet du Faisan tenu à Lille par le duc. Ils n'étaient pas présents lors du banquet-même (auquel assistaient par contre le cousin de Guillebert – Jean, seigneur de Lannoy –, son frère, Hugues de Lannoy, seigneur de Santes, et son fils, Philippe de Lannoy⁴⁶). Ils font partie de ces dizaines de nobles qui ont prononcé leur vœu en différé. La différence de ton de leur prestation est sans doute, encore une fois, assez révélatrice, tant de leur caractère que de leur position sociale.

Lors de la réunion de prise de vœux tenue à Mons, Haynin s'excuse platement. Certes il se reconnaît obligé envers Dieu, la Vierge et l'Église, ainsi qu'envers son prince. Mais il lui est impossible de participer à l'expédition, tant pour des raisons matérielles (*pour le present mes rentes et revenues ne sont point sy grandes, ne mes besoignes sy bonnes ne sy à l'avant que pour furnir n'emprendre le saint voyage à mes despens*) que physiques (*et ossy je n'ay point le corps sy grant ne sy poissant que pour pover porter et endurer la paine et traveil a ce possible, comme on puet voir par apparence, par quoy ma personne pourroit pou faire de fait*)⁴⁷. Ce dernier point laisse songeur sur la sincérité de notre chevalier, âgé de 31 ans seulement, puisqu'on le retrouve bel et bien dix ans plus tard dans la Guerre du Bien public (1465) et qu'il venait de participer à celle de Gand (1452-1453). Par contre, il accepte de

⁴⁴ *Ibid.*, I, p. 71-72.

⁴⁵ *Ibid.*, I, p. 182.

⁴⁶ M.-Th. CARON, *Les vœux du Faisan, noblesse en fête, esprit de croisade. Le manuscrit français 11594 de la Bibliothèque nationale de France*, Turnhout, 2003 (Burgundica, VII), p. 131, 137, 138.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 159. Ce compte rendu du vœu de Jean de Haynin n'a pas été relevé par les chercheurs qui se sont penchés sur ses *Mémoires*. Ceux-ci ne couvrent d'ailleurs pas l'époque du vœu.

154

payer sa part d'un contingent mercenaire ou d'une aide que les nobles du comté pourraient octroyer au duc pour sa croisade (*mais ou cas que le plaisir et voullenté de mes seigneurs les nobles de ce payz de Haynnau seroit de y envoyer aucun nombre competent de gens a leurs despens ou de payer aucune somme d'argent raisonnable en l'ayde du saint voyage, je suis content d'y participer a quantité selon ce que j'ay de revenue. Et par ce je prie qu'on soit content de ma personne*). En clair, il n'ira pas se battre mais ne s'opposera pas au vote et au paiement d'une aide: voilà tout le service qu'il offre. Ce en quoi, on le notera, Jean de Haynin se retranche derrière une décision collective à prendre par l'état noble du comté, qui conditionne donc son engagement personnel. Il se retranche aussi derrière le fait que la contribution collective doit rester *raisonnable*. Ces deux points sont intéressants: on y voit poindre à la fois le critère de Raison et le gouvernement par en-bas, ou du moins une pression en ce sens, dans le traitement des affaires publiques. Thierry Robaut, seigneur du Brueil, fait une promesse identiquement formulée, seule l'excuse variant (faiblesse des revenus et charge d'enfants). Plusieurs se désistent du service personnel de façon similaire (y compris Gosuin de Lannoy, le propre frère cadet de Guillebert, qui voue de solder un archer pour un an, et leur frère Baudouin dit le Bègue, qui promet d'envoyer un gentilhomme à sa place), ou n'acceptent de servir personnellement qu'à la condition que leurs frais soient pris en charge, tel Thierry de Potes, qui excluait de le faire à ses dépens (*se seroit follie à luy et ne pourroit sa femme et son mesnaige gouverner honorablement comme il appartenroit*)⁴⁸.

Quant à Guillebert, il s'excuse, lors de la réunion tenue à Arras, en raison de son âge et de ses infirmités (*tant pour mon ancienneté comme pour autres debilitacions et enfermetez en ma personne que Dieu me envoie, dont j'espère que mondit seigneur soit assez informé*), de ne pouvoir formuler un vœu chevaleresque digne de ce nom (*aucun veu ou entreprise en armes ou chose qui me semblast estre de valeur au bien de la crestienté*) – on pressent qu'il songe à la tradition des faits d'armes, tels ceux de Jean de Werchin auquel il a assisté dans sa jeunesse – mais il servira, sans le brio qu'il aurait pu souhaiter (*sans autre vœu faire*), un an entier à ses propres frais.

48 Pour l'ensemble: *Ibid.*, p. 158-163.

S'il n'est pas jugé apte physiquement par le duc, il enverra trois hommes d'armes, dont un ou deux de ses propres fils, tout en restant disponible pour des tâches dans les Pays-Bas⁴⁹. On sent ici que c'est l'homme de conseil, de réseaux et de gouvernement qui s'exprime, mais aussi le nostalgique des aventures chevaleresques de sa jeunesse. Sur un plan psychologique et anthropologique, on relèvera que Guillebert voit ici dans ses fils des acteurs subsidiaires, suppléant ou continuant sa propre action; peu d'auteurs de vœux en 1454, tant à Lille qu'ultérieurement, ont pris le risque d'exposer ainsi leur progéniture ou l'avenir de leur lignage, au-delà de leur propre *corps*⁵⁰. Au passage, il pourrait y avoir dans cette insistance sur le lien père/fils un argument supplémentaire pour attribuer à Guillebert la rédaction des *Enseignements paternels*⁵¹.

Conclusions

Concluons cette trop brève présentation d'un dossier fort riche. D'un côté nous avons Haynin. Un noble inséré dans son milieu nobiliaire régional, mais sans lien affectif particulier avec la cour et sans goût non plus pour l'aventure militaire, même s'il a pu connaître, dans le feu de l'action, un enthousiasme momentané. De l'autre Guillebert. Un noble ayant fait carrière, parti de l'errance

49 *Ibid.*, p. 153. Ici aussi, le texte autobiographique n'évoque pas ces vœux.

50 Seuls quatre autres sont dans ce cas: Nicolas Rolin, Jean de Poitiers, seigneur d'Arcy, Jean de Flandre, seigneur de Praet, et le bourgmestre de Sluis (*Ibid.*, p. 138, 150, 164, 165). Le seigneur de Lichtervelde enverra un fils bâtard (*Ibid.*, p. 164). Philippe de Hornes, Jean Boudault et Louis Morel envisagent, de façon moins précise, l'envoi d'un noble de leur parenté (*Ibid.*, p. 139, 147, 152) et Guillaume de Montfoort de contribuer aux frais de ceux de son sang qui partiraient (*Ibid.*, p. 158). Renaud de Brederode propose de financer son frère comme remplaçant – et ce dernier de son côté n'accepte de partir que si Renaud reste au pays (*attendu que nous ne sommes que nous deux et que n'avons aucun boirs sus qui puist succeder nostre nom et armes*) – ou à défaut un noble de la parenté (*Ibid.*, p. 157-158).

51 En faveur de l'attribution: B. SCHNERB, *L'éducation d'un jeune noble à la Cour de Philippe le Bon d'après les Enseignements paternels de Ghillebert de Lannoy*, dans *Liber Amicorum Raphaël de Smedt*, t. 3, éd. J. PAVIOT, Louvain, 2001, p. 113-132. Contre celle-ci: B. STERCHI, *Hugues de Lannoy, auteur de l'Enseignement de vraie noblesse, de l'Instruction d'un jeune prince et des Enseignements paternels*, dans *Le Moyen Âge*, CX, 2004, p. 79-117. B. Sterchi attribue trois livres à Hugues, dont les *Enseignement paternels*, alors que sa veuve évoque pourtant explicitement les deux livres que fit son mari, sans donner de titre, et que par ailleurs celui-ci n'a pas eu de fils.

chevaleresque pour aboutir au service rapproché du prince et aux missions de confiance lointaines. Le premier pensant aux frais, aux risques, aux sacrifices nécessaires mais parfois inutiles. Le second ayant goûté au panache et à l'aventure. Les blessures encourues, les heures à cheval ou à pied sous le poids de l'armure, de la salade ou de l'armet, n'ont pas le même sens pour l'un ou l'autre. Le degré de maturation de l'État bourguignon qu'ils ont servi n'est pas le même, non plus, à une génération d'écart. Tant de choses les séparent. Et pourtant... Marie de Lannoy (†1484), nièce de Guillebert, Hugues et Baudouin (c'est la fille de Gosuin, le plus jeune des quatre frères), épousera en secondes noces, après 1452, Colard de Haynin (†1471), l'oncle de Jean de Haynin⁵². Et lors de la campagne du Bien Public en 1465, si Jean de Haynin était l'un des cinq chevaliers de la compagnie du seigneur de Fiennes, le jeune *Baudechon* de Lannoy, futur chevalier de la Toison d'or en 1481, neveu de Guillebert et fils du Bègue de Lannoy, était l'un des 24 écuyers de cette compagnie, portant l'étendard du capitaine⁵³. Nous sommes donc bien en présence d'un même milieu, certes tout en contrastes. La comparaison que nous avons esquissée révèle bien l'unité d'une noblesse, tout en soulignant que celle-ci n'est pas monolithique⁵⁴.

52 Sur Marie de Lannoy (veuve en 1452 d'un premier mari): M.-Th. CARON, *op. cit.*, p. 293. Sur Colard de Haynin, évoqué par Jean dans ses *Mémoires*: É. BOUSMAR, *op. cit.*

53 HAYNIN, *op. cit.*, I, p. 16, 22, 59; il était alors membre de l'hôtel du seigneur de Fiennes, selon le témoignage de Haynin. Sur ce Baudouin II de Lannoy (ca 1436-1501): J. DEVAUX, *Baudouin de Lannoy*, dans *Les chevaliers*, *op. cit.*, p. 210-213, n° 89, et H. COOLS, *Mannen met macht. Edellieden en de Moderne Staat in de Bourgondisch-Habsburgse landen (1475-1530)*, Zutphen, 2001, p. 248, n° 141.

54 Constat à mettre en relation avec les propos, sceptiques et nuancés, de F. BUYLAERT, *La noblesse et l'unification des Pays-Bas. Naissance d'une noblesse bourguignonne à la fin du Moyen Âge?*, dans *Revue historique*, 2010, n° 653, p. 3-25.

Louis-Donat CASTERMAN

À propos des hommes d'armes figurés aux portails latéraux de la cathédrale Notre-Dame de Tournai (années 1120)

En 2013, la Région wallonne a organisé à Tournai un congrès dédié aux portails romans de la cathédrale Notre-Dame, une initiative bienvenue car, depuis les années 1970, époque des travaux de Villy Scaff et d'Elisabeth Schwartzbaum, plus aucune étude spécifique ne leur avait été consacrée¹. Si les programmes iconographiques de la porte Mantile, au nord, et de celle du Capitole, au sud, n'ont pas été fondamentalement revisités à cette occasion – mais est-ce encore possible, vu leur état de dégradation? –, une intervention a surpris beaucoup de monde. En effet, Laurent Deléhouzée, archéologue du bâti attaché à la cathédrale, a proposé une chronologie très précoce de l'édifice, les années 1120, fondée particulièrement sur l'analyse de ses charpentes. Certains intervenants au congrès, historiens de l'art, ont eu du mal à s'accommoder de cette temporalité: «Il n'en reste pas moins qu'il est malaisé de dater précisément nos sculptures [...]. En tout cas, ni l'armure de *Superbia*, ni le costume civil des trois autres protagonistes [des piédroits à thème psychomachique de la porte Mantile] ne permettent de le faire»².

Or, pour autant que l'on y porte attention, la tenue du grand guerrier qui figure *Superbia* – l'Orgueil – en dit pourtant assez sur l'époque où cette image a été sculptée. Qui plus est, notre homme d'armes n'est pas seul de son espèce sur les portails et ses compagnons proposent à leur tour des détails d'équipement

- 1 F. DUPERROY et Y. DESMET (dir.), *Les portails romans de la cathédrale Notre-Dame de Tournai. Contextualisation et restauration*, Namur, Service public de Wallonie, 2015 (coll. Études et documents, Monuments et sites 12); V. SCAFF, *La sculpture romane de la cathédrale Notre-Dame de Tournai*, Tournai, Casterman, 1971; E. SCHWARTZBAUM, *The romanesque sculpture of the cathedral of Tournai*, University of New York, Dissertation in the Department of History and Art, 1977 (mémoire inédit, consultable aux Archives et bibliothèque de la cathédrale de Tournai).
- 2 J. LECLERCQ-MARX et C. PION, *La psychomachie de la porte Mantile (cathédrale de Tournai). Approche comparative*, dans F. DUPERROY et Y. DESMET, *op. cit.*, p. 87-100, spéc. p. 94-95.

révélateurs. Au long des siècles, la tenue du guerrier médiéval s'est transformée et cette évolution peut être suivie, ce qui permet de situer correctement sur la ligne du temps de telles images ainsi que l'édifice qu'elles ornent. C'est l'objet premier de cette courte étude. Mais on se penchera aussi sur l'identification des mêmes hommes d'armes. Certes, à cet égard, l'interprétation de la porte Mantile ne pose plus de problème au principal³. Mais il n'en est pas de même du côté de la porte du Capitole, où la question reste ouverte: qui sont et que font là les deux chevaliers que l'on peut y admirer? On verra que l'examen de leurs boucliers permet, en tout cas, d'écarter l'identification la plus argumentée qui en a été faite jusqu'ici. Pour la remplacer, nous suggérerons, *in fine*, une piste prometteuse, mais qui reste à développer.

On voit donc six hommes d'armes sur les portails de Tournai⁴: côté porte Mantile, l'Orgueil dissimulé derrière son bouclier au piedroit gauche (IRPA a036768) et les deux figures de Goliath au bandeau cintré (IRPA a048466 pour la seconde), ainsi qu'un quatrième guerrier sur la deuxième archivolté à gauche (IRPA a048500); côté porte du Capitole, les deux chevaliers que nous venons d'évoquer, juchés sur les colonnes encadrant le portail aux amorces de la première archivolté (IRPA a056340 et a056357, ainsi que fig. 1). Leur examen minutieux permet de retenir ceci. Les guerriers de Tournai sont vêtus d'une longue broigne⁵ descendant sous le genou et portée sans ceinture sur une tunique, le bliaud, qui couvre jusqu'aux chevilles.

3 *Superbia* est bien identifiée par son épigraphie tandis que Goliath, repris deux fois dans le cycle de son affrontement avec David, l'est par la balle de fronde qui se voit encore à son front. Reste un guerrier dont Villy Scaff ne traite pas, mais que signale Elisabeth Schwartzbaum en précisant toutefois que personne n'en a jamais proposé d'identification (E. SCHWARTZBAUM, *op. cit.*, p. 150).

4 Dans les conditions actuelles d'accès aux portails et de dégradation de ceux-ci, la source essentielle d'examen reste la collection des clichés de l'Institut royal du Patrimoine artistique (IRPA) qui résultent d'une campagne photographique effectuée en 1943, l'état des sculptures étant moins altéré alors qu'aujourd'hui. On mentionnera dans le texte les numéros des clichés qui nous intéressent ici.

5 Les auteurs qui se sont attachés à décrire ces figures les ont vu protégées de la sempiternelle cotte de mailles, *Kettenpanzer* en allemand, *mail shirt* en anglais. Or, il ne s'agit pas ici d'une «simple» cotte de mailles, mais d'une lourde tenue de cuir ou de tissu doublée de métal que les contemporains désignèrent jusqu'au tournant du XIII^e siècle du nom de brogne ou broigne (P. CONTAMINE, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 3^e éd., 2012, p. 320).



Fig. 1. Tournai, cathédrale Notre-Dame, porte du Capitole:
un des deux hommes d'armes situés aux amorces de la première archivolt,
première moitié du XII^e siècle.

Cliché de l'Institut royal du Patrimoine artistique n° a056358 (1943).

Les manches de cette broigne couvrent les bras jusqu'aux poignets, mais pas les mains; les chausses ne sont pas protégées de métal. Les hommes sont *a priori* coiffés d'un casque conique muni d'un nasal (il est visible sur le seul second Goliath) et équipés d'un long bouclier en amande centré d'un umbo et orné de motifs linéaires. Ils sont armés de la lance ou de l'épée. Enfin, ils portent des éperons (IRPA a048500). Ce sont donc des cavaliers lourds, manifestement équipés au mieux du standard de leur époque. Laquelle? Les armes offensives, lance et épée, n'ont guère évolué au long des temps féodaux. Par contre, l'armement défensif, celui-là même qui faisait dire d'un guerrier qu'il était armé de pied en cap, a connu des mutations qui sont repérables. Les trois composantes de cet équipement étaient le casque, le bouclier ainsi que, élément le plus emblématique à l'époque et qui l'est resté par-delà les siècles, la lourde tenue renforcée de métal.

1. Examen précis de l'équipement et datation

Le seul casque encore visible à Tournai est celui que porte Goliath, le grand guerrier terrassé du cintre de la porte Mantile. Il s'agit d'un casque conique à nasal qui relève du type *Spangenhelm*, c'est-à-dire constitué de quatre éléments rivés et non pas d'une unique tôle emboutie. Bruno Renard a très clairement dessiné en 1852 le cercle métallique le renforçant à sa base et auquel est fixé le nasal, qui conforte cette hypothèse⁶. On voit ce type de casque en abondance sur la broderie de Bayeux, ce qui fait que Scaff et Schwartzbaum le qualifient de normand⁷. Il est vrai, ce casque restera en usage tout au long du XII^e siècle et même jusqu'au suivant. Cependant, à partir des années 1150, il subit des évolutions qui vont modifier le prototype: la calotte va se bomber tout en se haussant et même adopter un sommet plat; par ailleurs, le nasal se développe jusqu'à former une véritable plaque faciale munie d'orifices oculaires et de trous de respiration⁸. Une belle image de ce nouveau type de casque est

6 B. RENARD, *Monographie de Notre-Dame de Tournai. Plans, coupes, élévations et détails de cet édifice levés, mesurés et dessinés par B. Renard*, Tournai, Casterman, 1852, frontispice.

7 V. SCAFF, *op. cit.*, p. 175; E. SCHWARTZBAUM, *op. cit.*, p. 134.

8 C. BLAIR, *European Armour, circa 1066 to circa 1700*, Londres, B.T. Batsford, 1958 (éd. consultée: New York, The Macmillan Company, 1958, p. 29 et s.);

le dessin que réalisa Antoine de Succa de l'effigie posthume de Guillaume Cliton, éphémère comte de Flandre, qui figurait jadis sur sa tombe en l'abbatiale Saint-Bertin à Saint-Omer⁹. Certes, Guillaume Cliton mourut au combat en 1128, mais son monument funéraire ne fut réalisé que vers 1175-1180, ce qui explique la présence de pièces d'équipement militaire propres au dernier quart du XII^e siècle. Mais, à la cathédrale de Tournai, on n'en est pas du tout là et, pour positionner sur la ligne du temps notre casque, il faut revenir à la première moitié du XII^e siècle.

Chaque guerrier de Tournai est muni de son bouclier. Il s'agit clairement, ici aussi, du type de bouclier normand que l'on voit en abondance sur la broderie de Bayeux. Il se caractérise par sa grande taille, sa forme en amande légèrement arquée pour protéger latéralement le combattant, un sommet en demi-cercle, une pointe basse effilée et un umbo proéminent. Comme le casque conique à nasal, ce type de bouclier reste en usage tout au long du XII^e siècle mais il se verra concurrencé, à partir des années 1150, par un modèle plus évolué. Toujours effilé, le nouveau bouclier possède un bord supérieur horizontal qui dégage la vue du guerrier (corollaire d'un casque désormais renforcé par sa plaque faciale) et se révèle beaucoup plus enveloppant, tandis que son umbo tend à se réduire – il devient souvent l'élément central d'une ferrure en forme d'étoile à huit rais – puis à disparaître¹⁰. Ici encore, le dessin du gisant de Guillaume Cliton nous en montre un bel exemple. Et une fois de plus, à Tournai, on n'en est pas là : les boucliers relativement peu enveloppants et dotés d'un fort umbo montrent en effet un bord supérieur nettement arrondi. Il y a donc lieu de les considérer comme relevant de la première moitié du XII^e siècle.

I. PEIRCE, *The Knight, his Arms and Armours*, c. 1150-1250, dans *Anglo-Norman Studies XV. Proceeding of the Battle Conference 1992*, Woodbridge, 1993, p. 259.

9 J.-C. GHISLAIN, *La production funéraire en pierre de Tournai à l'époque romane. Des dalles funéraires sans décor aux œuvres magistrales du 12^e siècle*, dans *Les grands siècles de Tournai*, Tournai - Louvain-la-Neuve, 1993 (coll. Tournai Art et Histoire 7), p. 198 et s., avec reproduction du dessin de Succa en fig. 67.

10 I. PEIRCE, *op. cit.*, p. 258. Cette évolution annonce l'écu triangulaire réduit du XIII^e siècle, dont l'héraldique fera son support favori.

162

Enfin, par rapport à celles que l'on voit sur la tenture de Bayeux, les broignes de Tournai apparaissent plus longues, descendant sous le genou, et le bliaud sur lequel elles sont portées les dépasse et couvre jusqu'aux chevilles (bliaud et broigne sont bien sûr refendus pour permettre de chevaucher). Cette configuration ne se voit pas sur les guerriers de la fin du XI^e siècle; elle apparaît au tournant du XII^e puis s'amplifie jusqu'à donner l'image, pour le bliaud, d'une robe fluide qui atteint les pieds, correspondant à une évolution générale du vêtement laïque masculin, qui passait à cette époque du court au long¹¹. Certes, la mode de ces pans flottants subsista jusqu'à la fin du XII^e siècle¹², mais, entretemps, une nouvelle configuration devint d'usage à partir des années 1150: les chausses se couvrirent de métal pour devenir petit à petit de véritables jambières armées¹³, évolution qui s'accompagna, de manière assez logique, d'un raccourcissement de la broigne et de son évolution vers le haubert. Or, rappelons qu'à Tournai les chausses ne sont pas armées; par ailleurs, les manches ajustées couvrent les bras jusqu'au poignet. C'est un progrès par rapport aux manches larges de Bayeux, qui s'interrompaient en dessous du coude, progrès intervenu au début du XII^e siècle. Mais les mains ne sont pas pour autant protégées par ces moufles armées, les mitons, dont l'usage se généralisa au dernier quart du même siècle¹⁴. Parmi bien des figurations de guerriers que l'on trouve dans les enluminures d'époque, nous retiendrons ici celles des vertus opposées aux vices qui illustrent une *Psychomachie* de Prudence reprise dans le manuscrit composite Cotton Titus D.XVI conservé à la British Library. Avec ces enluminures que l'on peut dater du début du XII^e siècle, nous sommes probablement face aux meilleures images peintes qui puissent être mises en relation avec les sculptures de Tournai¹⁵.

De tout ceci, il ressort que l'équipement – le harnais de guerre – des *milites* tournaisiens correspond à celui qui fut d'usage en nos régions durant la première moitié du XII^e siècle. Cette datation

11 M. PASTOUREAU, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, 2004, p. 220.

12 G. DEMAY, *Le costume au Moyen Âge d'après les sceaux*, Paris, 1880, p. 113 et s.

13 C. BLAIR, *op. cit.*, p. 28; I. PEIRCE, *op. cit.*, p. 254.

14 C. BLAIR, *op. cit.*, p. 29; I. PEIRCE, *op. cit.*, p. 252.

15 British Library, ms Cotton Titus D.XVI, spéc. f. 6v du *Prudentius*: https://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=cotton_ms_titus_d_xvi_f002r

nous paraît être donc en parfaite cohérence avec celle établie par Laurent Deléhouzée pour les ensembles sculptés où figurent ces hommes d'armes.

2. Les chevaliers de la porte du Capitole et leurs boucliers

Les chevaliers de la porte du Capitole montrent des boucliers qui sont restés suffisamment lisibles pour apprécier leur décor¹⁶. Celui-ci consiste en un jeu de lignes verticales pour le guerrier de gauche ou obliques pour celui de droite (fig. 1). Notons d'abord que nous ne retrouvons pas ici les effigies de dragons à queue enroulée, les croix et sautoirs ondulés ou les semés que l'on voit orner les boucliers de la broderie de Bayeux. Par contre, de nombreux motifs rayés similaires apparaissent au XII^e siècle dans les enluminures. Le plus bel exemple, à notre connaissance, est celui des quatre chevaliers menaçants qui se penchent sur le roi Henri I^{er} d'Angleterre endormi, dans une chronique de John de Worcester datée de 1130-1140, aujourd'hui conservée à Oxford¹⁷. Deux de leurs boucliers portent un décor de lignes obliques ou de chevrons souligné par l'alternance des couleurs, très proche de ce que l'on voit à Tournai. Pas très loin de la cité épiscopale, d'ailleurs, on retrouve en version sculptée ces mêmes schémas obliques ou verticaux sur les boucliers des hommes d'armes qui ornent les fonts baptismaux d'origine tournaïsiennne de l'église de Zedelgem¹⁸. Sur leur face qui est dédiée au combat du Bien contre le Mal, les guerriers qui affrontent les lions démoniaques sont «armés» d'écus aux lignes obliques (fig. 2) ou verticales. Pourquoi ces rayures? On peut raisonnablement penser que, dans la mise en scène de Zedelgem, le décor des boucliers a été voulu apotropaïque et qu'il visait à renforcer l'action salutaire des guerriers du Bien. Mais ce motif de rayures «repoussoir» semble aussi avoir été repris, d'une manière plus

16 Il en est de même pour l'Orgueil, du côté de la porte Mantile, mais dans une version un peu différente.

17 Oxford, Corpus Christi College, ms. 157, f. 382: <https://digital.bodleian.ox.ac.uk/objects/93b83416-7972-40d7-9789-18f54e17ae25/surfaces/89f1cd8e-67f5-4017-9db6-2a22bdabf682/>

18 La production et l'exportation de fonts baptismaux sculptés émergea à Tournai au milieu du XII^e siècle dans la foulée de l'érection de la cathédrale, s'inspirant, certes de manière beaucoup plus fruste, de son appareil sculpté.



Fig. 2. Zedelgem, église Saint-Laurent, fonts baptismaux en calcaire tournaisien, XII^e siècle. Frise montrant des hommes d'armes qui se battent avec des lions, métaphore du combat entre le Bien et le Mal.

Photo Benoît Dochy.

ou moins générale, sur les boucliers des hommes d'armes de l'époque. L'aversion que portait la société médiévale aux rayures et aux tissus rayés – tissus mauvais, pour reprendre l'expression de Michel Pastoureau¹⁹ – aurait-elle ainsi été exploitée pour effrayer l'ennemi? La question est ouverte.

Concernant les boucliers des deux chevaliers de la porte du Capitole, nous pouvons par contre affirmer ceci: vu la datation précoce à laquelle nous aboutissons à la suite de la description de leur équipement – datation qui, encore une fois, rejoint celle de Laurent Deléhouzée, soit les années 1120 –, l'interprétation «héraldique» de leurs écus, que certains érudits ont pu avancer, doit être écartée. En effet, contrairement à ce qu'ont suggéré le chanoine Warichez et Lucien Fourez, repris et consacrés par Villy Scaff – ces auteurs ayant été, à leur décharge, induits en erreur sur ce sujet par une datation plus tardive des portails de la cathédrale –, ces deux figures ne peuvent être celles d'officiers épiscopaux tournaisiens donateurs de la porte du Capitole, dont l'un serait

19 M. PASTOUREAU, *L'étoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Seuil, 1991, p. 24 et s.

apparenté, par le «palé» de son bouclier, aux Châtillon et l'autre, par le «bandé» du sien, aux Avesnes, deux lignées de la noblesse locale²⁰. L'héraldique, en effet, n'apparaît pas avant le milieu du XII^e siècle et encore son usage n'est-il, à cette époque, que le fait de grands feudataires. Il est donc hors de question que des seigneurs locaux se soient déjà saisis, au début de ce même siècle, d'un tel vecteur d'identification. Sa véritable diffusion dans l'ensemble du corps social n'interviendra qu'au cours des décennies 1170-1230²¹, Lucien Fourez lui-même ayant constaté que l'héraldique seigneuriale n'apparaît à Tournai qu'au début du XIII^e siècle²². Contrairement à Villy Scaff, Elisabeth Schwartzbaum a d'ailleurs fait un sort à une telle interprétation héraldique des chevaliers de la porte du Capitole, en arguant entre autres choses du fait que Paul Rolland considérait que le décor des boucliers était commun²³. *Exit* donc nos deux membres de la noblesse locale au service de l'Église de Tournai. Mais qui d'autre, dès lors, installer à leur place sur ce portail?

3. Mauvais ou bon, il faut choisir

La dimension eschatologique du décor sculpté de la porte Mantile donne à cet ensemble situé sur le flanc nord de la cathédrale, à son ombre donc, un aspect quelque peu lugubre. Il y est question du combat que chaque homme doit, pour prétendre au salut, mener contre le Mal, à l'image des vertus affrontant les vices et à celle du jeune berger tuant Goliath. Par opposition, la porte du Capitole, située au midi et donc en pleine lumière, célèbre le Jugement dernier. Tout est accompli: les morts, ressuscités, surgissent de leur tombeaux et, pour ceux qui ont mené le bon combat, gagnent leur salut symbolisé par la Jérusalem céleste présente au sommet de l'arc cintré du portail, telle une ville resplendissant sur la colline,

20 J. WARICHEZ, *La cathédrale de Tournai. Première partie: Art roman*, Bruxelles, Nouvelle Société d'édition, 1934, pl. 21-22; L. FOUREZ, *L'Héraldique à Tournai au XII^e siècle*, dans *Annuaire de la noblesse de Belgique*, I, 1934, p. 25-48.; V. SCAFF, *op. cit.*, p. 229-230.

21 M. PASTOUREAU, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, 2004, p. 218.

22 L. FOUREZ, *Les sources de l'héraldique. L'héraldique à Tournai du XII^e au XIV^e siècles*, dans *Bulletin du cercle pédagogique* (Louvain), 1948-1949, 2, p. 12.

23 E. SCHWARTZBAUM, *op. cit.*, p. 166, qui renvoie à P. ROLLAND, *La cathédrale romane de Tournai et les courants architecturaux*, dans *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art* VII, 1937, p. 259, n° 93.

accompagnés de figures allégoriques. Il y a donc un message sévère côté nord et apaisé côté sud. Pour autant, des hommes d'armes y apparaissent de part et d'autre, identiques, vecteurs de violence. Il doit donc y avoir ici, du nord au sud, violence et violence. Les *milites* des portails latéraux de Tournai ne jouent à l'évidence pas le même rôle d'un côté et de l'autre.

Sur la porte Mantile, leur fonction est clairement négative: ils symbolisent l'Orgueil²⁴ et Goliath, chacune de ces entités étant «neutralisée» par son double positif, la vertu *Humilitas* pour le premier et David pour le second. Sur la porte du Capitole, par contre, si l'on respecte la vision dichotomique qui s'impose dans l'analyse des portails, la fonction des hommes d'armes ne peut être que positive. Idesbald Le Maistre d'Anstaing, cité par Villy Scaff, l'avait d'ailleurs déjà pressenti dès 1842: «Ils semblent placés là comme pour garder l'entrée du temple et en chasser les esprits infernaux»²⁵. À le suivre, ils y joueraient le même rôle que les guerriers des fonts baptismaux de Zedelgem. Mais Scaff, avant de reprendre et de promouvoir l'interprétation erronée de Warichez et de Fourez, cite aussi le chanoine Bondroit, exégète singulier des portails de Tournai, en faisant valoir la fidélité de ce clerc à ses thèmes de prédilection: la chevalerie et les croisades²⁶. Or, si cette vision des choses a pu faire sourire à l'époque, aujourd'hui, avec une datation précoce des ensembles sculptés désormais assez bien installée, il ne doit plus en être de même. En effet, au moment de la conception des portails, la prise de Jérusalem par les premiers croisés ne remontait qu'à une bonne vingtaine d'années et le souvenir devait en rester fort vivace. Mais, pour autant, ce n'est pas ce fait d'armes – où s'illustrèrent pourtant deux chevaliers du contingent épiscopal tournaisien²⁷ – qui est ici, *a priori*, évoqué.

24 Une question s'ouvre ici: pourquoi, à l'encontre de la plupart des représentations de combats psychomachiques, c'est le vice, l'Orgueil, et non la vertu *Humilitas* qui est ici figuré en homme d'armes? La réponse est peut-être à trouver dans le contexte «politique» que connurent les concepteurs des portails de Tournai, que nous ne ferons qu'évoquer à la fin de cette étude.

25 I. LE MAISTRE D'ANSTAING, *Recherches sur l'église cathédrale de Notre-Dame de Tournai*, Tournai, Massart et Janssens, t. 1, 1842, p. 306-307.

26 T. BONDROIT, *Pour l'embellissement de notre vie. L'art enseigné aux jeunes*, Paris-Tournai, Casterman, s.d., p. 37.

27 V. SCAFF, *op. cit.*, p. 229.

Il faut remonter à la harangue d'Urbain II lors du concile de Clermont (1095), événement initiateur de la première croisade, pour, probablement, déceler la raison profonde de la présence de nos guerriers sur la porte du Capitole. Le pape, en effet, y développa un message spécifique à l'intention des hommes d'armes, querelleurs par nature et prédisposés aux excès, qui menaçaient sans répit la quiétude des populations en Occident: «Qu'ils marchent donc au combat contre les infidèles [...] ceux qui jusqu'ici se livraient à des guerres privées et criminelles à l'encontre des fidèles! Qu'ils se fassent chevaliers du Christ, ceux qui n'étaient jusqu'ici que des brigands! Qu'ils assaillent maintenant à bon droit les barbares, ceux qui s'attaquaient à leurs frères et à leurs parents!» Ce discours très explicite était destiné à forcer moralement la classe des guerriers à passer de «leur» *militia mundi* à «la» *militia Christi*²⁸. Autrement dit, à passer de la mauvaise chevalerie à la bonne chevalerie²⁹. Or, au moment de concevoir les portails, le clergé cathédral de Tournai ne pouvait que constater avec inquiétude la persistance de ce besoin face aux tensions qui montaient dans le comté de Flandre et qui allaient aboutir au meurtre du comte Charles de Danemark en l'église Saint-Donatien à Bruges, le 2 mars 1127, ainsi qu'à la guerre interne au comté qui s'ensuivrait, faisant intervenir jusqu'au roi de France³⁰. Xavier Barral I Altet, qui a replacé en 2013 les portails latéraux de Tournai dans le contexte général des portails romans, a souligné le rôle premier de ceux-ci dans la société d'alors, celui de faire passer aux masses, par l'image, un message simple: «d'un côté, [il y a] ceux qui suivent le droit chemin et se plient à l'ordre féodal, de l'autre, ceux qui s'en écartent»³¹. À Tournai, à la faveur de deux portails bien distincts et pour ce qui concerne les figures de

28 J. FLORI, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, [Paris], Fayard/Pluriel, 2010, p. 196-198 (avec citation du pape dans le texte).

29 Nous remercions Jeroen Westerman, fidèle connaisseur de la cathédrale de Tournai, pour nous avoir mis sur cette piste porteuse de sens dans l'interprétation des portails latéraux.

30 GALBERT DE BRUGES, *Le meurtre de Charles le Bon*, publié sous la direction et avec une introduction historique de R.C. VAN CAENEGEM, Anvers, Fonds Mercator, 1978; L. FELLER, *L'assassinat de Charles le Bon comte de Flandre*, [Paris], Perrin, 2012.

31 X. BARRAL I ALTET, *Les portails romans de la cathédrale de Tournai: un programme religieux et politique original pour la ville médiévale*, dans F. DUPERROY et Y. DESMET, *op. cit.*, p. 171-187, spéc. p. 179.

milites, les choses semblent claires. Au nord (porte Mantile) s'affichent ceux qui ne sont pas dans le droit chemin – l'Orgueil, au premier chef –, tandis qu'au sud (porte du Capitole), se révèlent ceux qui empruntent cette voie et, menant le juste combat, deviennent des chevaliers du Christ. Leur apparence est identique, mais ces hommes d'armes – droit et revers d'un unique médaillon – ne sont assurément pas les mêmes.